

Vienne Ton Règne

Emmanuel d'Alzon
fondateur
des Augustins de l'Assomption
et des Oblates de l'Assomption

Assomptionnistes,
nous sommes des religieux vivants
en communauté apostolique.
Fidèles à notre fondateur,
le père Emmanuel d'Alzon,
nous nous proposons avant tout
de travailler, par amour du Christ,
à l'avènement du règne de Dieu
en nous et autour de nous.

Emmanuel d'Alzon, un passionné du règne de Dieu

Quand Dieu voit son peuple dans le besoin, il appelle des hommes. Il leur donne la grâce de sentir, d'aimer comme Lui. Et la force d'entreprendre. Il les appelle et il les envoie.

Dans l'Église du XIX^e siècle, Emmanuel d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption – les assomptionnistes – et des Oblates de l'Assomption, est un de ces hommes. Sensible, par nature et par grâce, aux grandes mutations de son pays et du monde après la Révolution française, il souffre partout où Dieu est menacé dans l'homme et l'homme menacé comme image de Dieu.

Sa passion pour la venue du royaume de Dieu, sa passion pour Jésus Christ et pour tout ce que Jésus Christ aime, il se sent poussé à les partager avec des

laïcs d'abord, avant de les partager avec ses frères et sœurs assomptionnistes. Emmanuel d'Alzon les sensibilise aux grandes causes de Dieu, et de l'homme de leur temps. Il les pousse dans des voies nouvelles et audacieuses : mission d'Orient, journalisme, pèlerinages, séminaires pour pauvres, etc.

Mais avant toute chose, il les invite dans un seul et même mouvement à « chercher le règne de Jésus Christ en eux et autour d'eux ».

Après son fondateur, l'Assomption a continué et elle veut poursuivre son œuvre, par amour du Christ et pour que vienne le règne de Dieu.

Père Hervé Stéphan, assomptionniste,
supérieur général 1975-1987

Le père Emmanuel d'Alzon

Le père Emmanuel d'Alzon, vous connaissez ? Si vous habitez Nîmes ou sa région, peut-être en avez-vous entendu parler un jour, à l'occasion. Cet homme du XIX^e siècle (1810-1880), mérite pourtant mieux qu'une mention marginale dans un livre d'histoire et sa congrégation, les Augustins de l'Assomption, fondée en 1845 à Nîmes, plus que le traditionnel coup de patte à la Daniel-Rops, à la suite des affrontements qui ont envenimé l'affaire Dreyfus à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. À cette époque d'ailleurs, il y avait vingt ans que le père d'Alzon avait quitté cette terre.

Fils des Cévennes, méridional d'origine, d'allure, mais aussi d'esprit, tel peut être défini géographiquement et

psychologiquement l'homme d'Église, vicaire général de son diocèse pendant quarante ans, qui fonda les deux familles religieuses des Augustins de l'Assomption, appelés plus couramment assomptionnistes (1850), et des Oblates de l'Assomption (1865). Il participa aussi fortement à la naissance des Religieuses de l'Assomption (1839). Toute sa vie durant, Emmanuel d'Alzon déborda d'activités, d'initiatives et de projets, n'hésitant jamais à mener tout de front. Il trouvait sa force dans les longues heures passées à la prière.

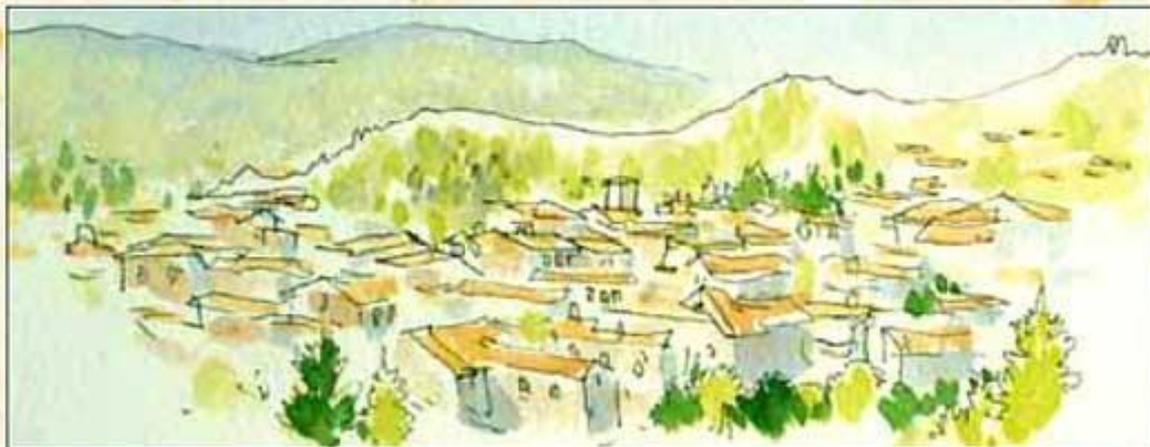
Remontons le temps jusqu'au jour de sa naissance pour découvrir sa vie, et mieux comprendre son parcours à l'Assomption.



Un air de jeunesse dorée

Emmanuel d'Alzon est né dans une famille aristocratique, par son père Henri, les Daudé d'Alzon, de noblesse récente et de souche viganaise, quasi ruinée à la Révolution. Au XVIII^e siècle, la branche aînée avait préféré quitter la rudesse cévenole pour gagner les vastes plaines ensoleillées du Languedoc. Par sa mère (Faventine de Montre-

don), Emmanuel d'Alzon appartenait à un nom fameux de cette bourgeoisie enrichie par les offices et ennoblie de fraîche date que la Révolution poursuivit d'une haine vengeresse. Quand Emmanuel voit le jour, le 30 août 1810, dans la maison ancestrale de la Condamine au Vigan, la France vit les derniers beaux jours de l'Empire avant le crépuscule des



désastres de la guerre d'Espagne et de la déroute de Russie.

Que d'histoires ne devait-on pas raconter en famille, à la veillée, sur tous les faits majeurs ou mineurs qui avaient émaillé plus de vingt-cinq ans de soubresauts politiques. Au Vigan, on aimait se rappeler le passage d'un cardinal noir, Giulio Gabrielli, éloigné de la cour pontificale elle-même prisonnière à Fontainebleau, qui avait bénéficié de l'hospitalité des d'Alzon et comme prédit dans une bénédiction, le destin de l'enfant de la famille.

Au château de Lavagnac

En 1816, le château de Lavagnac (près de Montagnac dans l'Hérault) racheté en 1790 par les Faventine aux héritiers des princes de Conti, et fortement restauré, peut accueillir les d'Alzon dans un cadre moins austère que celui du Vigan. À proximité coule l'Hérault, excellent bassin de natation aux heures chaudes de l'été. Le large domaine agricole lié au châ-

teau permet à la famille de vivre de rentes et de fermages sans souci du lendemain et de tenir son rang au cœur de la belle société languedocienne. Le vicomte Henri d'Alzon se laisse même tenter par les démons de la politique et se fait élire haut la main au scrutin censitaire à plusieurs reprises.

Chances et exigences

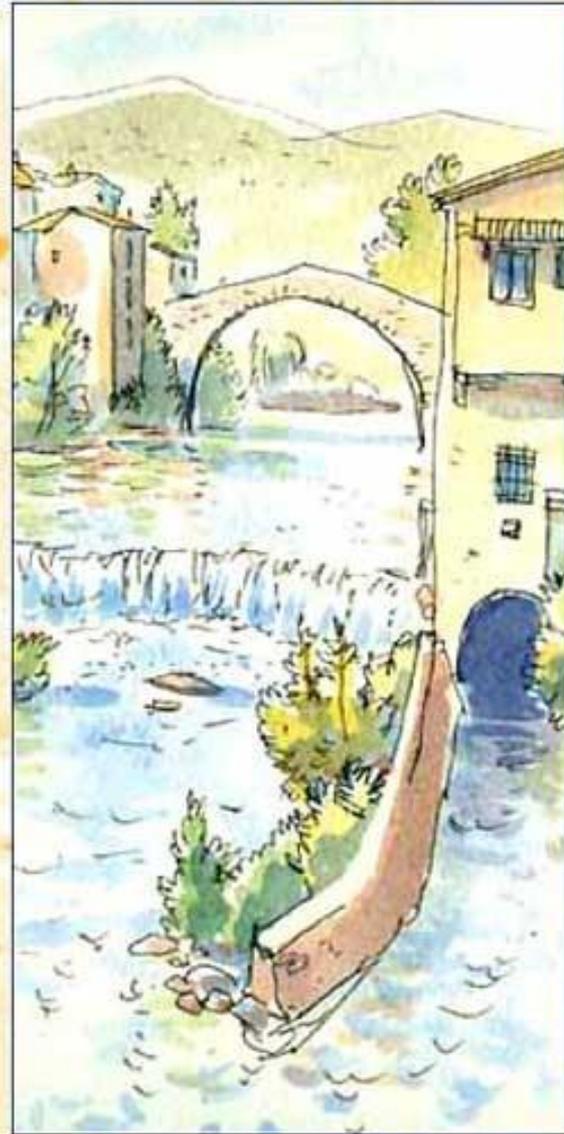
On pourrait déduire de cette présentation qu'Emmanuel d'Alzon n'a connu dans sa jeunesse que les délices de Capoue. Il a eu, c'est vrai, la chance d'accéder aux biens d'une culture d'élite et d'une bonne éducation ; il a bénéficié des avantages de sa naissance : l'aisance, les relations, l'affranchissement d'un métier manuel absorbant. Mais ce serait oublier trop rapidement que son milieu pratique aussi les devoirs liés à sa charge, selon une conception propre à un idéal chevaleresque d'honneur et de responsabilité chrétiens.

Quand la Providence place un élu au sommet de l'élite sociale, ce n'est pas pour le faire bénéficier égoïstement des avantages de sa position, mais pour lui apprendre, sa vie durant, à venir en aide à ceux qui auront besoin de lui sur leur route.

Une famille unie

On reste toujours l'enfant de sa famille. Cet adage s'est vérifié pour Emmanuel. Il a tiré de son milieu un grand équilibre psychologique et affectif. Les liens qui l'ont uni à ses parents et à ses deux sœurs, Augustine et Marie, sont restés profonds et bénéfiques.

Par sa sœur Marie, mariée au comte de Puységur, Emmanuel a connu les joies de la vie familiale prolongée qui se perpétue par une descendance. Trois neveux et nièces ont donné à ses fréquents séjours à Lavagnac l'air et le tonus de ressourcements bien nécessaires au milieu de ses continuel tracas et obligations de charges.



Une formation d'élite soignée

Le vicomte d'Alzon étant amené à vivre à Paris pour sa fonction de député dès 1817, il fut décidé que toute la famille s'y implanterait pour le temps scolaire à partir de 1823. C'est ainsi qu'Emmanuel quitte pour la première fois son cher Midi. Ce départ est le prélude à de nombreux voyages dans sa vie. Ses parents choisissent pour lui les meilleurs établissements scolaires de la capitale, le premier, public selon la terminologie du temps (Collège Saint-Louis, sur le boulevard Saint-Michel), le second, privé (Collège Stanislas, dans le quartier de Notre-Dame des Champs). Public à l'époque ne signifiait pas laïque, et privé n'était pas assimilé à une confession particulière. Après un petit temps d'adaptation (ville, rythme), Emmanuel s'enthousiasme

pour la formation intellectuelle et spirituelle reçue dans ces collèges, préférant ce milieu ouvert, stimulant, collectif, à celui du préceptorat, qualifié par la suite de « serre-chaude » : strictement familial et individuel. Il s'en inspirera volontiers lorsque lui-même se trouvera à la tête d'une belle institution scolaire à Nîmes, le Collège de l'Assomption à partir de 1844. Il n'aura de cesse de conseiller aux parents de préférer pour leurs enfants ce milieu éducatif large et social qu'est le collège, forme d'éducation collective, à toutes les formes anciennes usitées dans les classes aisées d'autrefois.

Un système scolaire

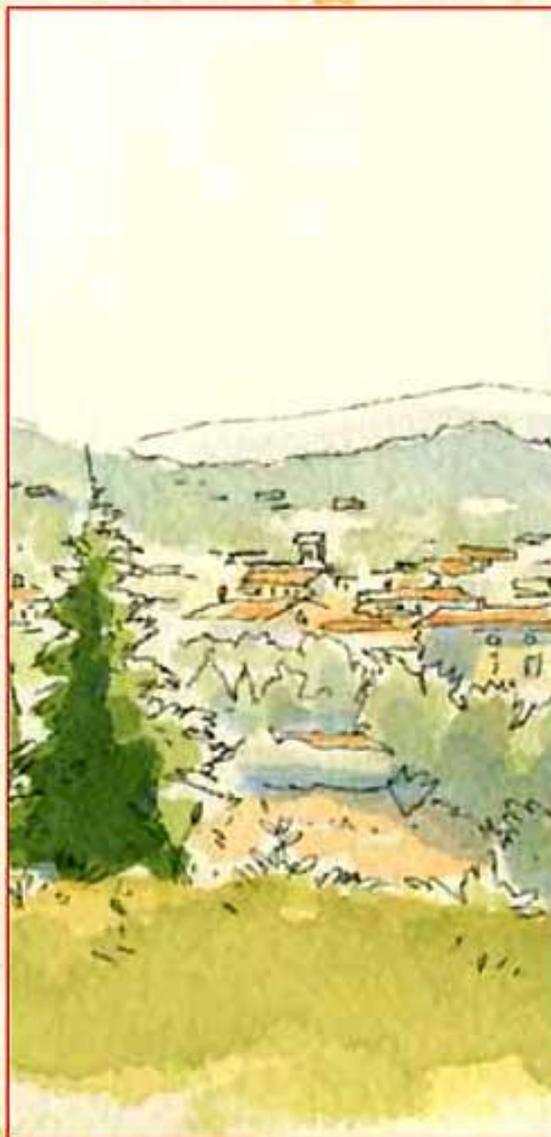
L'éducation reste encore au XIX^e siècle un privilège de classe, surtout

à partir du niveau secondaire. L'enseignement primaire progresse certes, grâce notamment à la prolifération des congrégations religieuses et à certaines formes de socialisation des campagnes. La bourgeoisie urbaine, de tradition assez anticléricale, n'hésite pourtant plus à confier ses garçons aux institutions religieuses des « bons pères » (jésuites, notamment) et ses filles aux couvents, d'ailleurs recherchés plus pour l'apprentissage des « bonnes manières » que pour la performance scientifique. L'État français qui se préoccupe alors plus d'enseignement que d'éducation, encourage les communes à ouvrir des écoles primaires (loi Guizot, 1833), multiplie les collèges masculins dans les villes et les gros bourgs qui servent de pépinières aux futurs cadres de la fonction publique et des professions libérales, mais abandonne volontiers le gros des effectifs surnuméraires des régions à l'encadrement ecclésiastique : petits séminaires, col-

lèges privés, institutions et pensions de tous ordres (loi Falloux, 1850). Cependant, sous le Second Empire, croît l'animosité des milieux laïcs et universitaires envers ce délestage facile des autorités de l'État et l'accaparement d'une fraction de la jeunesse hors du champ de l'Alma Mater officielle et publique. Ainsi se développe en France un clivage de plus en plus exacerbé entre les tenants d'une liberté éducative sans contrôle étatique et les partisans d'une laïcité, soucieuse d'exclure clergé et congrégations de tout service d'enseignement et d'encadrement scolaire.

En 1883, les lois Ferry en proclamant l'enseignement primaire, public, gratuit et laïque, inversent le processus et le consensus politique et idéologique mis en place jusque-là depuis les lendemains de la Révolution. Une laïcité conquérante et même sectaire se donnera pour mission l'exclusion des religions du champ

scolaire et l'interdiction d'enseignement pour les membres des congrégations. Le père d'Alzon vit cette question non en spectateur mais en acteur militant et engagé. C'est même une des passions de sa vie que partagent toujours bien des familles de notre temps, soucieuses de donner à leurs enfants la meilleure forme d'éducation et de préparation à la vie par le relais de l'institution scolaire qui ne cesse aussi d'élargir ses horizons, ses méthodes et ses programmes. Il a même la satisfaction de voir aboutir le projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (loi Laboulaye, 1875), même si son contenu va en être rapidement presque vidé par le nouveau cours politique après 1879. On s'interdirait en tout cas de comprendre la vie et l'action du père d'Alzon, comme de la première Assomption, si l'on en excluait cette dimension éducative et scolaire qui fut au cœur de leur existence respective.



Du choix d'une carrière à l'accueil d'une vocation

Comme tout adolescent, Emmanuel a les questionnements et les incertitudes de la jeunesse. Vers quelle profession s'orienter ?

Militaire ou magistrat ?

Il aime les livres mais aussi les armes. Dans sa famille, la profession militaire est de tradition. Les parents contre-carrent cette orientation peut-être superficielle chez leur fils, et l'engagent à regarder plutôt du côté du droit qui peut ouvrir vers les carrières de la magistrature et de la politique.

C'est sans conviction qu'Emmanuel commence en 1828 à Paris des études universitaires de droit, vite abandonnées (1830), en raison des événements. Déjà, dans son cœur, une autre

cause prend peu à peu le dessus, moins une carrière plus ou moins d'opportunisme qu'un projet de vie intégral, ne sectionnant ni la vie, ni la pensée, ni l'activité mais les ordonnant autour de ce qu'il appelle lui-même une idée mère : le rôle et la place de Dieu dans sa vie, pour la société. Il s'en ouvre à des prêtres dont le fameux Félicité de Lamennais, et à des amis d'études parisiens (d'Esgrigny, Gouraud, de La Gournerie) qui, tous, lui conseillent d'attendre. Il préfère mettre ce projet à exécution sans traîner, mais après avoir pris le temps quand même de vivre deux années de réflexion, en solitude et en famille, loin des bouleversements politiques et médiatiques (1830-1832).

Devenir prêtre ?

L'idée d'une vocation sacerdotale

chez Emmanuel d'Alzon n'est pas le fait d'un émoi juvénile ou d'un attrait plus ou moins sentimental, mais celui d'une conscience mûrie qui pèse et évalue les enjeux sociaux d'un état de vie.

Devenir prêtre, c'est pour lui s'engager à agir et à transformer la société, selon les moyens, les conceptions et les méthodes du milieu ecclésial du temps.

*“Devenir prêtre,
c'est pour lui s'engager
à agir et à transformer
la société”*

Emmanuel compte beaucoup au départ sur le bouillonnement d'idées nouvelles qui se font jour autour de Lamennais et qui cherchent à libérer ou à dédouaner le lien religieux de ses anciennes attaches ou servitudes monarchiques et gallicanes.

Servir Dieu

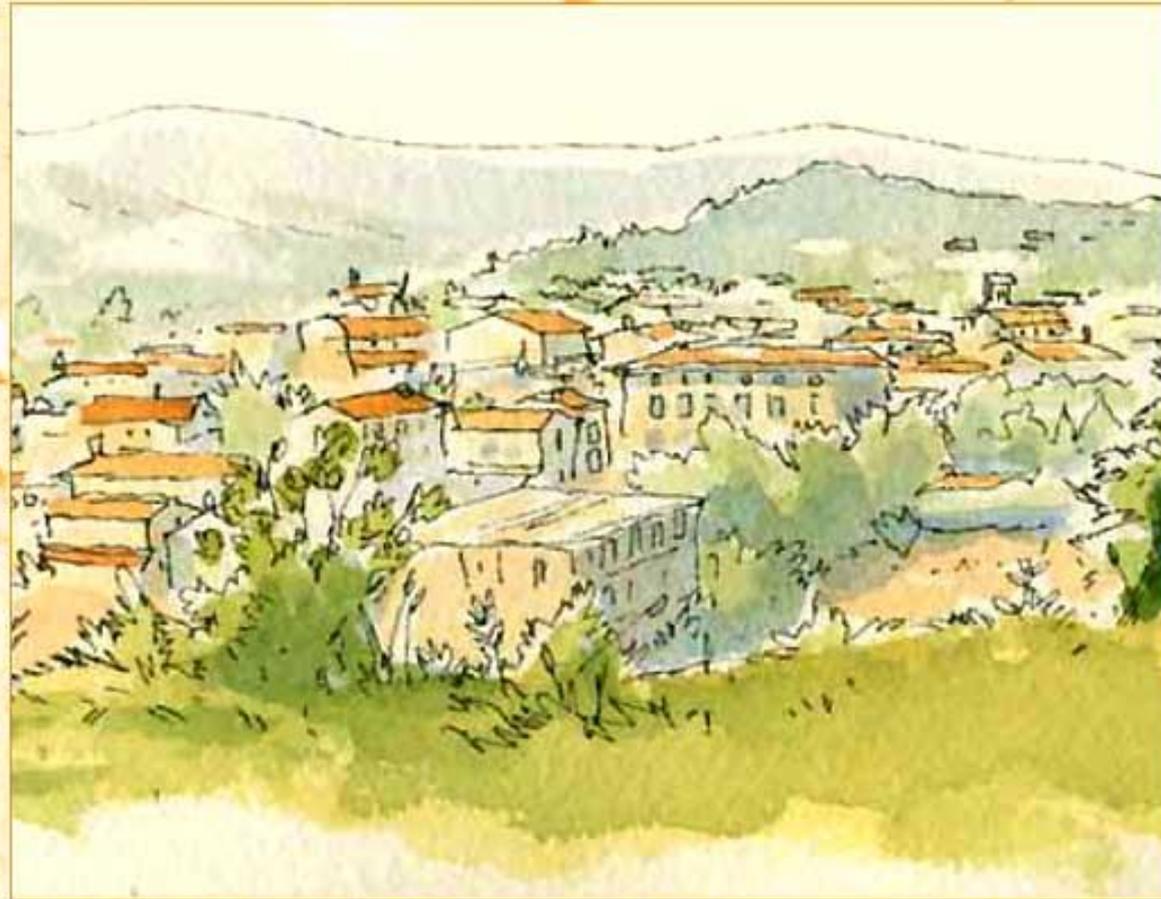
Servir Dieu dans la société sans s'inféoder à ses traditionnels supports, inventer de nouvelles relations avec les couches sociales issues de la Révolution et éloignées de l'Église. C'est dans la méditation et la solitude de Lavagnac qu'il accueille au fond de lui le don d'une vocation sacerdotale à laquelle ne le prédisposent particulièrement ni ses goûts, ni ses habitudes, ni son entourage. Il sait faire preuve en ce domaine d'une grande liberté pour ne pas rester prisonnier des préjugés de son milieu.

Retraite intellectuelle et spirituelle

Il fait même du temps passé à Lavagnac entre 1830 et 1832 une sorte de retraite intellectuelle et spirituelle prolongée, lisant la Bible et les grands auteurs de la Tradition chrétienne, à la recherche de Dieu, à la recherche de lui-même, mais aussi des accents, des attentes et besoins nouveaux que

la société ne cesse d'engendrer depuis le choc révolutionnaire. On sent à ce moment un Emmanuel plus ouvert à de nombreuses questions

de société restées sans réponse, plutôt qu'un jeune homme déjà enfermé dans les certitudes faciles de tous les dogmatismes.



L'expérience éprouvante du grand séminaire à Montpellier

Après avoir tergiversé, finalement, Emmanuel retient comme choix de formation le grand séminaire de Montpellier à la mi-mars 1832, séminaire réouvert depuis une dizaine d'années grâce au Concordat napoléonien (1802).

Le choc est assez rude pour l'élégant jeune homme, racé, frotté aux amitiés parisiennes et habitué aux voltiges intellectuelles plus aérées que celles d'un milieu assez fermé. Ce qui le fait surtout souffrir, c'est son amitié pour Lamennais et ses idées libérales fortement combattues par l'évêque du lieu, M^{gr} Fournier de la Contamine, et quelques professeurs encore acquis aux idées gallicanes.

À la fin de l'année scolaire 1833, après avoir reçu les ordres mineurs, Emmanuel opte pour l'enseignement de Rome afin de poursuivre ses études théologiques. Par la suite, il reconnaît les bienfaits de son séjour montpelliérain : l'enseignement de l'abbé Ginoulhiac, futur évêque, l'amitié bienveillante de quelques enseignants à peine plus âgés que lui (les abbés Fabre et Vernières), la compagnie somme toute éclairée de quelques séminaristes dont le futur abbé Soulas et un apprentissage régulier d'une piété liturgique (sacrements, offices). Sa correspondance avec sa famille nous renseigne parfaitement sur l'atmosphère, les méthodes et les conditions de vie propres à un

grand séminaire du temps. La science théologique ne s'est toujours pas remise de la rupture révolutionnaire. On y vit, selon Emmanuel, trop à l'écart du bouillonnement intellectuel qui agite les cercles les plus éclairés de l'intelligentsia du temps et surtout des

attentes religieuses nouvelles de la population. Grâce à la complicité de quelques prêtres, il suit l'évolution des mentalités en lisant à la dérobée quelques journaux prohibés dont celui de Lamennais, *L'Avenir*, fondé en novembre 1830, qui ne tarde à sentir le souffre.



Le bonheur d'être prêtre, la souffrance pour et par l'Église

En novembre 1833, voilà donc Emmanuel en route pour Rome, centre du catholicisme et alors capitale des États pontificaux. Il loge dans le couvent des Minimes près de la Place d'Espagne et suit quelque temps des cours à la Grégorienne. Sur le conseil de quelques amis cardinaux et théologiens (Micara, Mazzetti, Olivieri), Emmanuel ne tarde pas à travailler en autodidacte en chambre, faisant contrôler ses notes de lecture. Il se livre aussi avec joie à la découverte de la Ville éternelle, de ses ruines antiques, de ses richesses architecturales et picturales, profitant aussi de la vie liturgique animée. Il se lie d'amitié avec le jeune Mac-Carthy, alors séminariste anglais et le futur cardinal Wiseman, tout en cherchant à

ne pas se disperser par de trop nombreuses obligations ou relations plus ou moins mondaines auquel son nom lui permet de se prêter. Son sens de l'observation toujours en éveil, il ouvre son intelligence et sa foi aux réalités plus larges de l'Église universelle. Mais le pontificat de Grégoire XVI, initié en 1831, est aussi marqué par un net penchant conservateur, méfiant au départ puis ouvertement hostile à tout bouleversement libéral qui met en cause le statu-quo politique d'une péninsule italienne divisée en sept États.

L'épreuve menaisienne

L'affaire menaisienne, portée maladroitement en Cour de Rome entre 1832 et 1834, dans ce contexte de crispation antilibérale,

est une cause de grandes souffrances pour Emmanuel qui éprouve jusque-là une grande sympathie pour le prêtre symbole d'une évolution en consonance avec les idéaux de son temps. Il découvre que la Rome ecclésiastique est aussi un centre d'intrigues politico-religieuses où l'Évangile ne tient pas toujours la première place et où la diplomatie vaticane joue de contorsions assez contestables envers les puissances du monde. Quand il apprend l'évolution personnelle de Lamennais se détachant de ses engagements ecclésiaux, alors que lui, Emmanuel, s'achemine vers le sacerdoce, son cœur se trouve écartelé entre sa confiance amicale pour l'homme et sa fidélité morale envers l'Église.

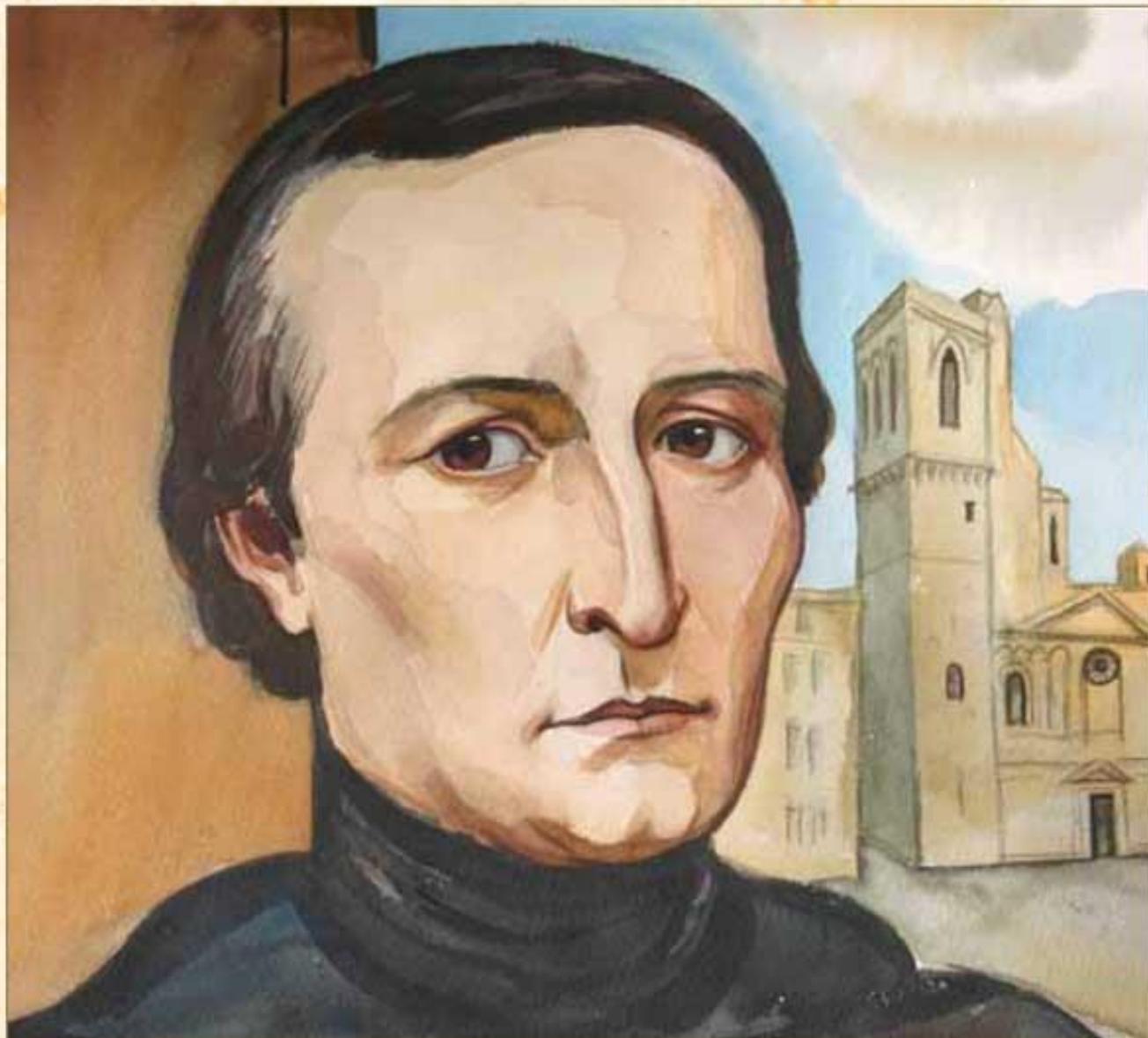
Fidélité sans inféodation

Sur place, au cœur des controverses et des condamnations, il cherche à maintenir sans reniement, sans inféo-

dation non plus, son amour de l'Église et son amitié pour Lamennais jusqu'à la rupture consommée de ce dernier. Cette expérience purifiante lui montre à quel point il est sage de travailler pour Rome toujours, contre jamais, mais quelquefois sans.

Ordonné prêtre

Il ne dévie pas de sa recherche spirituelle et connaît le bonheur d'être ordonné prêtre, en privé, par le cardinal Odescalchi au lendemain de Noël 1834. Bien décidé à faire passer en priorité dans sa vie les intérêts spirituels de l'Église avant toute autre considération politique ou partisane, il a la joie d'être reçu en audience par le pape Grégoire XVI et met fin à son premier séjour romain en mai 1835. Il retrouve avec joie et affection sa famille à Lavagnac, heureuse de bénéficier des prémices de son sacerdoce après plus de dix-huit mois d'absence.



Au service du diocèse de Nîmes

Après une entrevue avec l'évêque du diocèse de Nîmes (1835), M^{sr} de Chaffoy lequel le dissuade sans équivoque de toute forme d'apostolat auprès des milieux protestants, l'abbé d'Alzon gravit rapidement les échelons de la responsabilité ecclésiastique. Promu chanoine et vicaire général honoraires, il prend vite la mesure de sa nouvelle insertion et se livre sans ménagement à toutes les animations de la vie chrétienne locale, avec une prédilection marquée pour le monde de la jeunesse, au point d'attirer sur lui des jugements peu amènes. Son entrain et son zèle se déploient avec une liberté et une énergie peu communes, bousculant les routines bien assises du monde ecclésiastique.

Vicaire général

Le successeur de M^{sr} de Chaffoy, un autre Franc-comtois, M^{sr} Cart, le choisit délibérément en 1839 comme vicaire général en titre malgré sa jeunesse, sa relative impréparation pastorale et un tempérament diamétralement opposé. L'abbé d'Alzon refuse de loger au palais épiscopal, gardant ainsi une liberté de domicile en ville et une marge de manœuvre assez indépendante qui lui permettent un rythme de vie plus à l'unisson de ses goûts.

Le souci de l'unité

Sa préoccupation envers les protestants du Midi le fait plus d'une fois monter en chaire et polémiquer, mais toujours avec cette courtoisie et avec ce sens des relations personnelles

qui n'interdisent pas un franc échange verbal, une libre discussion des idées et un zèle apostolique indéniable.

L'œcuménisme n'est alors pas de mise, ni de part ni d'autre, mais des positions doctrinales confessionnelles tranchées savent s'accorder sur le terrain de la vie publique de relations humaines sinon toutes amicales, du moins certaines agréables (de Larcy, de La Farelle et Girard).

Des grands projets

Trois activités sollicitent fortement l'abbé d'Alzon à partir de 1843 : l'installation d'un carmel à Nîmes, une relation privilégiée de direction et d'amitié spirituelles avec une jeune fondatrice à Paris, mère Marie-Eugénie de Jésus, connue en 1838 par l'entremise du fameux abbé Combalot, et la reprise d'une institution scolaire en perte de vitesse, la maison de l'Assomption dont il veut faire un prestigieux collège catholique libre, le Collège de

l'Assomption. Cette expérience de directeur d'établissement multiplie les relations de l'abbé d'Alzon avec des centaines de parents d'élèves provenant de toute la région de la Provence-Languedoc, le met en contact journalier avec des jeunes qui deviennent ainsi son milieu naturel de vie jusqu'à sa mort et approfondit chez lui la conception d'une éducation chrétienne qu'il n'hésite pas à assimiler au travail de l'Incarnation : former Jésus Christ dans les êtres. Tout ce que Nîmes compte de notabilités, mais également le petit peuple des artisans et des ouvriers nîmois n'ignore pas le dynamisme de ce prêtre entraînant qui songe maintenant à adopter les mœurs de la vie religieuse, aiguillonnées par l'esprit apostolique des Religieuses de l'Assomption, elles-mêmes exercées aux œuvres de l'éducation et aux ferveurs de la vie communautaire.

Une aventure évangélique : l'Assomption

Le Collège de l'Assomption devient à partir de 1845 le berceau de vie d'un fondateur. Grâce à l'aide de courageux et dévoués laïcs, Monnier et Germer-Durand notamment, tous deux universitaires agrégés, l'abbé d'Alzon devenu le père d'Alzon malgré les atermoiements de son évêque, a l'inspiration de créer au sein de son collège un mouvement spirituel qui s'inspire des anciens ordres religieux, sous le patronage de saint Augustin, conjuguant à la fois la ferveur d'une vie religieuse imitée du monastère et le zèle apostolique conquérant des congrégations modernes. Une association de style tiers-ordre, agrége hommes et femmes laïcs aux activités pastorales de la jeune Assomption. Celle-ci, comme famille reli-

gieuse masculine, voit le jour la nuit de Noël 1845, dans l'humilité d'origines presque cachées, à la façon de la Nativité de Bethléem. Le grand vicaire d'Alzon, entouré de quatre compagnons, le Lozérien Henri Brun, le Parisien Victor Cardenne, le Franc-comtois Étienne Pernet et le Normand Hippolyte Saugrain, vont contre vents et marées persévérer dans leur engagement religieux jusqu'à la profession des premiers vœux à Noël 1850, autorisés *in fine* par M^{gr} Cart plus que réticent.

Ouverture internationale

Cette fondation bien modeste au départ donne naissance à une nouvelle famille dans l'Église, aujourd'hui disséminée dans vingt-sept pays aux quatre coins de la planète, répartie en

150 communautés dans huit provinces ou vice-provinces, dont les langues de communication usuelles épousent une variété de terres et de cultures représentée aussi bien en Afrique qu'aux Amériques ou en Asie. Une mosaïque réelle d'une humanité internationale qui cherche à vivre dans l'unité d'un esprit de fondation à la fois évangélique et typé, au service d'églises locales et de populations souvent en quête de développement.

Bien que née nîmoise et française, au sein d'une structure d'enseignement, la congrégation des Augustins de l'Assomption doit à la foi de son fondateur et de ses premiers religieux la grâce d'une ouverture spirituelle et apostolique qui cherche sans cesse à dépasser les marques toujours restreintes de son berceau. Ce ne fut tout au long de son histoire ni sans souffrances, ni sans incertitudes, ni sans ruptures, ni, même sans métamorphoses. Du vivant du père d'Alzon comme reli-

gieux, entre 1845 et 1880, on ne compte pas moins de 21 fondations ou implantations dont sept furent très éphémères, avec un maximum jamais dépassé de 73 religieux affectés à des œuvres aussi diverses que collèges, orphelinats, paroisses, maisons de formation et alumnats (petits séminaires), missions lointaines, prédication, presse et pèlerinages. C'est dire aussi que cette unité de vie et d'esprit est dès les origines un combat multiforme, conduit au nom de l'Évangile et des appels de l'Église du temps.

Un triple amour

L'Assomption incarne ce vigoureux esprit de foi qu'elle développe sous les traits de l'amour du Christ, de la Vierge et de l'Église, sous une bannière dont elle fait toujours sa devise : *Adveniat Regnum Tuum*, A.R.T., une expression tirée de la prière même de Jésus dans le Notre-Père : « Que vienne ton Règne. »

Une règle de vie

L'histoire humaine et spirituelle d'un homme exceptionnel n'engendre pas d'elle-même la survie d'un corps social. Pour affronter le cours de la durée et lui insuffler une authentique sève évangélique, l'Assomption doit se donner et recevoir la nourriture de sa route religieuse. Des premières Constitutions élaborées entre 1855 et 1865 par le père d'Alzon et les chapitres généraux, reprises entièrement en 1923 au prix de sacrifices déchirants, que de formulations de cet esprit fondateur jusqu'à l'actuelle Règle de vie, éditée en 1983 ! Ce que les textes ne sauront jamais totalement exprimer, c'est le poids et l'enjeu de milliers de fidélités que l'Assomption a suscitées, encouragées et sollicitées hier, aujourd'hui et demain pour l'*Adveniat* du Règne. La vie religieuse s'émousse-rait au contact des simples réalités pesantes de la vie que durcissent les routines et les ornières du quotidien, si la courbe de son élan ne recevait des

impulsions renouvelées et retrem-pées au fil flexible des appels et des besoins de l'Église comme de la société. Le père d'Alzon l'a déjà compris de son temps quand il n'hésite pas à sacrifier la communauté de Rethel (1859) ou de Clichy (1860), quand il prononce le retrait de la mission d'Australie (1875).

Fidélité créatrice

Comme l'amour, l'esprit de vie d'une fondation s'éprouve dans une fidélité créatrice, tant du point de vue d'une continuité possible que d'un imprévu ravageur : la tempête de la Première Guerre mondiale qui ravage l'Orient, la décolonisation qui vide l'Assomption de Tunisie et d'Algérie, le manque de vocations qui dans l'hémisphère nord ronge le tissu communautaire. Le choix positif d'appels et d'enjeux évangéliques dans une congrégation en faveur des hommes en tant qu'images de Dieu en quête d'unité, de vérité et de solidarité, ne

peut demeurer que comme un horizon et un idéal en tension permanente. C'est vrai qu'à l'Assomption quelques « terres humaines » ont connu ses préférences, ses marques ou ses rêves historiques : pensons à la Turquie, aux Balkans, à la Russie et même à la lointaine Mandchourie, mais l'Assomption ne peut fermer les yeux sur la nostalgie de ses terres d'élection d'antan. L'actualité l'a conduite à travailler d'une foi généreuse en direction de terres inconnues ou à découvrir : Madagascar depuis 1953, le Congo dès 1929, l'Amérique latine à partir de 1890 ou le Mexique en 1948, ceci sans préjudice des terres vierges d'aujourd'hui ou de demain : l'Est africain (Tanzanie et Kenya), l'Équateur (1996), la Corée du Sud (1991) et déjà les Philippines, le Togo et le Vietnam (2006), avec l'aide de Dieu, sous le patronage de Notre-Dame de Salut et avec l'ardeur de pionniers missionnaires.



Le père d'Alzon, un vivant magnifique

Mais revenons à l'époque du père d'Alzon. Ce titre flamboyant, « un vivant magnifique », lui a été octroyé par le père André Sève dans la biographie spirituelle qu'il écrit pour le centenaire de la mort du fondateur en 1980. Il ne cherche pas à masquer les épreuves et les blessures que la vie n'a pas manqué de lui infliger, mais il essaie de rendre compte de tout ce qu'Emmanuel a conscience d'avoir reçu : éducation, fortune, relations, sans cette fausse facilité d'esprit bourgeois qui, selon lui, débilite les meilleurs caractères. Au contraire, le père d'Alzon apprend l'art de polir ce que la nature lui donne comme atavismes cévenols. Il sait évangéliser peu à peu les traits parfois saillants d'un caractère enjoué, volontiers

moqueur et ironique. De même pour son impulsivité autoritaire, bien qu'il n'évacue jamais tout à fait dans sa vie la rudesse de ses racines montagnardes.

En terrain difficile

D'une foi catholique très vive, nourrie aussi aux eaux mêlées d'un anti-protestantisme viscéral, il développe un ultramontanisme à la Veillot, toujours en alerte et souvent agressif. Méridional dans l'âme, le père d'Alzon goûte l'ardeur et la vivacité pugnaces de ces populations « blanches » du Midi vite emportées par les fièvres de toutes les passions politiques et religieuses. Nîmes est alors une ville tristement habituée aux coups de sang des passions qui font de la région un bastion catholique légitimiste entamé

de larges poches protestantes, libérales, puis républicaines : on le voit en 1789, en 1830, en 1848, en 1851 et encore en 1870. Le siècle fut fertile en épisodes d'enfancements démocratiques au prix d'affrontements interconfessionnels guerriers. Le christianisme de l'époque cherche à se frayer une voie nouvelle entre les chemins toujours difficiles de la modernité et les sentiers insatisfaisants de la tradition. Il ne peut échapper aux secousses des changements. C'est dans le choix d'un catholicisme exigeant mais intellectuellement intolérant, dit ultramontain, que le fondateur cherche à entraîner le clergé de son diocèse. La bourgeoisie revendique plutôt un libéralisme par goût, appuyé d'ailleurs par la minorité active du milieu protestant qui voit dans les idéaux de la Révolution un rempart contre les inégalités de l'Ancien Régime. Cette tendance tranche avec la masse des faubourgs populaires qui ne cache ni ses convictions royalistes

ni sa ferveur d'un catholicisme démonstratif : processions, illuminations, formes publiques d'un culte marial et eucharistique à l'évidence conquérant et anti-protestant.

Aux heures difficiles des tournants politiques du pays comme en 1815, en 1830 ou en 1848, le fragile consensus établi entre communautés vole en éclats. Malgré son ton autoritaire et facilement entier au niveau des principes, le père d'Alzon est l'un de ceux qui, sur le terrain de la vie pratique, préparent les esprits aux inévitables compromis (élections notamment). Il fraie en tant que vicaire général de 1839 à 1878 avec toutes les notabilités locales (municipalité, préfecture, académie), en dépassant le clivage des étiquettes partisans quand les questions ne relèvent pas de la doctrine. Il ne s'effraye pas, bien au contraire, de toutes les innovations techniques (notamment le chemin de fer, plus tard la

machine à coudre, le téléphone) qui donnent des possibilités nouvelles aux conditions de vie. Avec le poids des années, des responsabilités et la pléiade d'œuvres entreprises, son entrain ne faiblit pas.

Au service du Royaume

Il refuse de se laisser happer par la mitre ou la crosse que des amis cherchent à lui offrir à Mende, à Aire-sur-Adour ou même à Nîmes. Homme de terrain, il ne se préoccupe pas d'une carrière ecclésiastique, mais de l'encadrement pastoral de son diocèse et du dynamisme d'œuvres nouvelles qui, ayant pris naissance à Paris ou à Lyon (Propagation de la Foi, Conférences Saint-Vincent-de-Paul, Œuvre de Saint-François-de-Sales, Cercles ouvriers), se doivent selon lui d'irriguer le tissu nîmois. Ses fréquents voyages à Paris sont motivés par des considérations pastorales : animation et lancement d'œuvres, prédication, liens avec les Religieuses de l'Assomption.

Sur ce plan, sa vie ressemble fort à de perpétuels chantiers sans cesse repris sur de nouvelles bases, pour de nouveaux besoins : lutte pour la liberté de l'enseignement, transformations sociales, mission lointaine, journalisme. Le père d'Alzon s'inquiète toujours des courants et des besoins nouveaux qu'une société elle-même sans cesse en transformation fait naître, voulant en faire bénéficier au mieux ou à en protéger, le cas échéant, le corps ecclésial.

Une dernière décennie de combats

Déjà en 1868, lors d'un chapitre général, le père d'Alzon entrevoit le bien-fondé de quelques changements ou évolutions dans ses objectifs apostoliques : servir le bien commun des masses plutôt que concentrer ses efforts sur les seules élites. Atteint dans sa santé en 1854, il recentre son action apostolique au feu d'une pensée plus intérieure ou même mystique attestée par ses écrits de maturité (*Directoire* 1859, *Lettres aux Maîtres des novices* 1868, *Circulaires et Méditations* après 1870), corrigeant ce que son dynamisme naturel peut comporter pour un regard extérieur de relents activiste.

Des priorités pastorales

Sous l'influence de quelques religieux, notamment du père Étienne Pernet et

des religieux parisiens (François Picard, Vincent de Paul Bailly, et Hippolyte Saugrain), il lui semble encore courageux de redessiner quelques priorités pastorales en direction des masses ou du peuple, comme l'on aime dire alors : les pèlerinages, la presse populaire, les petits séminaires ou écoles apostoliques pour milieux pauvres (dits « *alumnats* » à l'Assomption), les congrès et œuvres d'ouvriers qui font florès à partir de 1871.

Il se lance dans des animations de caractère nettement plus populaire, lâchant la bride à ses religieux plus jeunes qui ont fait l'expérience des camps de prisonniers militaires après la défaite de 1870. Les excès de la Commune de Paris en 1871 ne sont certes pas de nature à tempérer ses

nettes préférences politiques en direction d'une restauration monarchique, mais elles aiguillonnent son désir de répondre aux sollicitations plus sociales qui s'étaient faites jour dans ces circonstances. La génération de ses disciples, sans abandonner le champ de l'éducation, sait innover en ce sens et seconder cette impulsion plus large.

Grandes figures et bouillonnement d'idées

À Paris, le père Picard mobilise le clergé et obtient le concours des foules avec l'Association Notre-Dame de Salut, fondée en 1872 (campagnes de prières publiques).

Le père Vincent-de-Paul Bailly reprend le petit bulletin de liaison des pèlerins en 1873, né à La Salette, pour le transformer dès 1877 en un magazine familial attrayant et distractif où les caricatures font la part belle aux joutes politiques du temps. Plus tard (1880) naît *La Croix-Revue*, vite transformée

en journal quotidien (1883). À Paris, le père Pernet avec les Fraternités de laïcs autour des Petites Sœurs de l'Assomption (gardes-malades gratuites à domicile) entre lui aussi dans le champ d'un catholicisme social.

Depuis Nîmes, le père d'Alzon que l'âge commence à freiner, surveille ce bouillonnement d'idées et d'actions qui lui inspirent force sympathies et critiques, mais où il sait reconnaître le sang généreux de sa propre jeunesse et la foi entraînante de son esprit. Il ne doute jamais de la force de l'Assomption, malgré le petit nombre de ses religieux et religieuses lancés sur plus de fronts qu'il ne peut compter de membres !

La relève

Une nouvelle jeunesse se forme dans ces petits séminaires-alumnats dont l'entretien était confié à la seule Providence. De nombreux et généreux donateurs, regroupés dans l'Association de Notre-Dame des Vocations,



financent toutes les activités apostoliques de l'Assomption. Sans leur concours, d'ailleurs, toutes ces impulsions n'auraient pu trouver de véritables voies de réalisation et auraient dormi à l'état de projets dans les tiroirs des couvents ! Le père d'Alzon le savait bien, lui qui toute sa vie subit selon ses propres dires le « martyr des écus » et engloutit avec générosité son patrimoine familial dans d'innombrables œuvres dont les profits ne se comptabiliseront jamais à la

Bourse des valeurs financières où triomphe cet esprit bourgeois qui le rebute tant. Prince ou chevalier du Royaume, il ne compte sur les biens ou libéralités de ce monde qu'à la manière de l'Évangile, c'est-à-dire pour les assujettir librement aux seules fins dignes de ses convictions et de ses préoccupations. Sur son lit de mort, il répond à son médecin traitant, lequel compare sa santé délabrée à un capital usé, qu'il peut partir après en avoir ébréché tant d'autres !

Tel Augustin, sur les rives et les ruines d'Hippone

La mort du père d'Alzon fait penser à celle du Patriarche de l'Occident. On sait qu'Augustin a lutté toute sa vie en Afrique dans le cadre de cet empire romain dont il admire la force organisatrice, administrative et culturelle.

Devant l'invasion progressive des forces « barbares » dont celle des Vandales, qui minent les constructions de cet empire et inquiètent le développement du christianisme, il meurt en 430 dans le sentiment d'une profonde décadence à venir.

Ultime épreuve

À plus de huit siècles de distance, le père d'Alzon pour sa part peut éprouver des sentiments semblables. En France, les forces républicaines anticléricales jusque-là contenues

investissent les commandes de l'État et laissent présager de sombres jours au vu d'un programme scolaire axé sur la laïcité, notamment pour les jeunes congrégations que ne protège aucune sécurité ou garantie légale.

Le collège de Nîmes subit les effets des décrets Ferry qui entendent expulser de l'enseignement celles qui se sont dispensées de toute forme d'autorisation gouvernementale. Le père d'Alzon sait ses congrégations menacées et pense déjà à leur exil prochain. C'est pourtant dans une grande sérénité que le « Lion des Cévennes » prit congé de cette terre, après avoir pris le temps de se préparer spirituellement à son éternité et d'avoir pressenti, et même désigné, pour lui succéder à la tête de ses

familles religieuses, un autre grand témoin de foi et de caractère, le père François Picard.

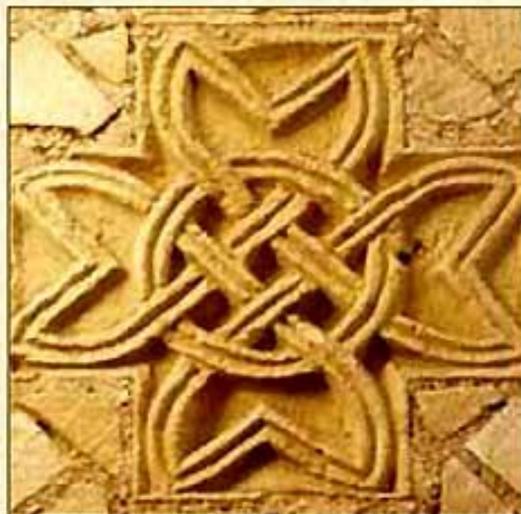
Dernier souffle

Le dimanche 21 novembre 1880, en la fête de la Présentation de Marie, le père Emmanuel d'Alzon laissait aux siens la force d'un esprit qu'aucune tombe ne peut enfermer et qu'aucun pouvoir de cette terre ne peut briser.

Même si l'histoire malmène les hommes au gré de ses caprices, une

force religieuse née de l'Évangile trouve des formes et des forces d'adaptation, de renouveau et de liberté qui passent le cours du temps et des événements pour inventer des chemins nouveaux et même insoupçonnés.

L'Église a validé le parcours spirituel du père Emmanuel d'Alzon en lui reconnaissant en décembre 1991 le titre de vénérable, première étape d'une béatification future espérée et portée dans la prière.



Pour que l'Assomption cherche avant tout le royaume de Dieu,
et que lui soit donné par surcroît tout le reste : des frères, l'unité,
la joie et le courage de servir, prions le Seigneur.

Fais venir ton Règne Seigneur !

Pour que l'Assomption soit fidèle à l'esprit de son fondateur
dans son amour pour le Christ, la Vierge et l'Église, prions le Seigneur.

Pour que l'Assomption, fidèle à la mission du Christ, soit comme lui
présente à ce monde, et qu'elle soit gardée du mal, prions le Seigneur.

Pour que l'Assomption aime et serve l'Église à la suite du Christ
qui l'a aimée et s'est livré pour elle, prions le Seigneur.

Pour que l'Assomption, dans l'espérance et la prière,
attende le jour où l'Église reconnaîtra la sainteté
du père Emmanuel d'Alzon, prions le Seigneur.

« Emmanuel d'Alzon fondateur des Augustins de l'Assomption et des Oblates de l'Assomption » fait partie de la collection « Vienne ton règne ».

Comité de rédaction : Dominique Lang, Noël Le Bousse, Marie-Bernard Kientz, Claude Maréchal, Hervé Stéphan, Benoit Gschwind, assomptionnistes.

Textes : Jean-Paul Périer-Muzet, assomptionniste, archiviste.

Livret réalisé en collaboration avec Prions en Église. Maquette : Maguy Figureau, Cathy Crozet.

© Photos : Assomption - © Dessins : Pascal Gindre - D.R.

« L'esprit de l'Assomption
se résume dans ces quelques mots :
l'amour de Notre-Seigneur,
de la Sainte Vierge, sa Mère,
et de l'Église, son Épouse.
En ma qualité de religieux,
je suis plus spécialement le serviteur de Jésus Christ,
et toutes les affections de mon cœur,
toutes les puissances de mon être
doivent tendre vers lui.
Voilà ma vie ! »

Père Emmanuel d'Alzon

1810-1880